

## *Anesthésie générale*

---

– Pouvez-vous me donner une indication de votre douleur sur une échelle de 1 à 10?

La voix est douce. Je me tourne vers le visage qu'éclaire un tendre sourire. Dire ma douleur. Sur une échelle de 1 à 10. L'infirmière règle la perfusion suspendue au-dessus de mon bras piqué de bleus : les marques de l'aiguille de l'intraveineuse qui laisse passer dans tout mon corps une dose de morphine. Les doigts habiles s'arrêtent sur la compresse imbibée de sang. Nouvelle compresse, immaculée pour l'instant.

La blouse blanche fait le tour du lit, se penche sur mon ventre. Ses sabots en caoutchouc glissent sans bruit sur le lino. De nouveau, la même question :

– Pouvez-vous me donner une indication de votre douleur sur une échelle de 1 à 10?

Je la regarde soulever ma blouse, celle qu'on m'a mise pour le bloc, légère cette blouse, du papier, presque rien sur le corps. Sur toute la longueur du bas-ventre, un large pansement qu'elle retire délicatement. La peau apparaît, nue, libre.

– Est-ce que ça vous fait mal quand j'appuie là? La cicatrice est belle, l'hématome va se résorber doucement...

Une entaille de dix centimètres. Un sourire béant, boursoufflé, inscrit à jamais sur la peau par le scalpel de l'obstétricien. Précision chirurgicale de la main qui a ouvert et refermé. Non, cela ne fait pas mal, pas même les agrafes qui mordent la chair. Tout autour, un feu d'artifice, une explosion de violet, c'est presque beau ce camaïeu de bruns et de bleus. L'artiste a bien travaillé.

– Si vous avez mal, prenez ces comprimés. Et surtout, appuyez sur la pompe à morphine. Sur la desserte, à portée de main, trois Doliprane, 1 000 grammes chacun, et un Atarax. Ne surtout pas oublier l'Atarax, pour essayer de trouver le sommeil. Les mains s'arrêtent sur les draps, palpent mes cuisses, inspectent.

– Votre lit est trempé... Vous n'avez rien senti? C'est votre sonde urinaire qui a bougé... On va changer tout ça.

Des doigts courent le long de mon dos, défont les liens de la chemise qui tombe lentement sur mes épaules, en même temps que ma tête qui bascule dans le vide. Je me laisse faire.

– Essayez de vous soulever un peu... Voilà, très bien... On va vous remettre un drap propre.

Une autre main réajuste la sonde, tuyau de plastique qui part entre mes jambes pour venir s'échouer quelques centimètres plus bas, hors

du lit, dans une poche transparente. Je regarde toute cette urine, flux régulier et chaud qui se répand de mon corps immobile, ce corps qui ne m'appartient plus. Une preuve, malgré tout, que cet amas de chair vit encore. Je ne suis plus que cette urine qui s'échappe de moi, malgré moi, réduite au seul fonctionnement physiologique d'un corps relié à des tuyaux, mais cette urine, c'est quand même encore la vie.

La blouse repart et la porte se referme sur le grésillement d'un néon. Jet brutal, violence de cette lumière artificielle qui troue l'obscurité de la chambre. Dehors, c'est la nuit. Ou le jour, peu importe. Les stores sont baissés et plus rien n'a d'importance. Sur une échelle de 1 à 10, évaluer ma douleur. Tentative vaine. Impossible. Ce qui me dévore ne peut se mesurer : c'est un vide. Une disparition.

– Comment vous sentez-vous ?

Je ne me sens pas. Je me sens comme les morts, si les morts peuvent encore sentir quelque chose.

– Comment vous sentez-vous ?

Je ne me sens plus. Le néant, un trou noir, même pas un sentiment, l'ébauche d'une petite idée. Plus de sensations. J'ai été projetée hors de moi-même, expulsée dehors. Plus de repères. Une étrangère dans mon propre corps. Clouée à ce lit, j'observe les mouvements de ce cérémonial toujours identique qui s'orchestre autour de moi, les mêmes mots, les mêmes gestes, les mêmes blouses silencieuses.

Je suis un objet qu'on touche et qu'on regarde.  
Un tronc d'arbre posé là, sur ce lit d'hôpital.

Si, quelque chose pourtant. Là, juste là, à l'intérieur. Quelque chose comme une vibration. Un cri. C'est ça, oui, un cri. J'ai envie de crier, mais je n'y arrive pas. Un cri immobile. Un cri sourd dans un ventre vide.